

American Beauty, de Sam Mendès

Souvent lyophilisé au point de n'être plus que le récit tragicomique d'une crise de quarantaine ou, au contraire, érigé en sainte comédie de type « liberal », critique de l'*american way of life* et de la



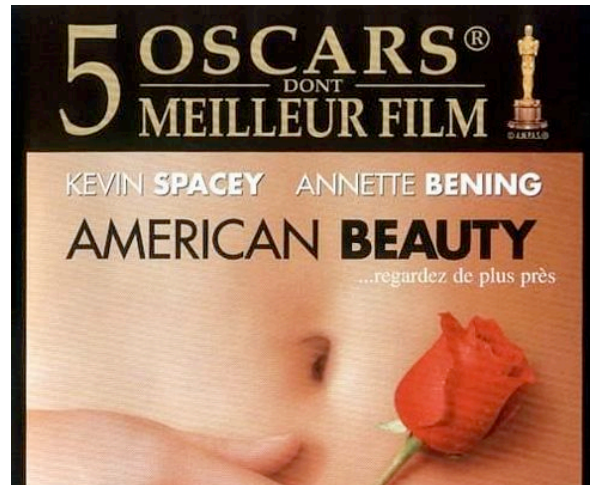
Sam Mendès

classe moyenne blanche qu'il est de bon ton, depuis que Mike Moore y baigne son gros rire pataud, de railler en Europe, *American Beauty*, œuvre poétique et intimiste, est aussi et surtout un film épicurien – au sens propre de ce terme presque systématiquement galvaudé. L'épicurisme – il est bon de le rappeler –, c'est l'humilité, la recherche de la simplicité qui permet la paix de l'esprit et du corps. Plus précisément, c'est le contrôle du désir, le retrait, le refus de tout ce qui fait perdre à l'homme son autonomie, l'enferme dans le réel, le rend dépendant du réel, donc le broie : la recherche du pouvoir, de la puissance, de la gloire, de la richesse, voire d'un quelconque absolu inatteignable (l'éternité, etc.). En somme, c'est le refus d'à peu près tout ce qui nous est actuellement présenté comme nécessaire, aussi bien du point de vue du destin collectif de l'humanité que de celui du destin individuel. Or, à sa manière, le personnage principal de ce film est un épicurien. Il se rend compte, à quarante ans, que, poursuivant divers objectifs absurdes, il a

perdu tout ce qui était important : l'affection de ses proches, son bien-être psychique et physique, son autonomie morale. Ce n'est donc pas (seulement), comme on l'a souvent dit, une adolescence spontanée et enthousiaste qu'il cherche à réactiver, mais un mode de vie qui lui permette à nouveau de goûter, de se recentrer sur ce qui est premier ou, pour reprendre les mots du maître du jardin : sur ce qui est nécessaire et naturel. C'est du reste ce que démontre la scène où il refuse, alors que l'occasion se présente, de coucher avec l'amie de sa fille, sur laquelle il fantasme pourtant depuis le début du film.

American Beauty est un film magistral non pas à cause de sa photographie ou d'une quelconque révolution dans la mise en scène, mais parce qu'il ne permet à aucun moment au spectateur de détester ou de mépriser un personnage, parce que les faiblesses des uns renvoient aux faiblesses des autres et qu'elles finissent par faire système, par être comme suspendues, indépendantes des personnes ; le mal cesse d'y être un fait d'intention et redevient ce qu'il a toujours été : du hasard, idiot, hideux, en face duquel il faut juste rester prudent, et serein. Cette sérénité, celle du personnage principal, répond à l'immense sympathie du réalisateur Sam Mendès et du scénariste Allan Ball pour les protagonistes. Une sympathie, une tendresse qui évoque celle de Marcel Aymé pour ses propres personnages, notamment dans son roman *Uranus*.

Le moins que l'on puisse dire est que *American Beauty* est tout sauf un film « liberal », moqueur, méprisant, méchant, vantant la liberté de choix et opposant les joies du conformisme consumériste aux ennuyeuses mesquineries du conformisme pavillonnaire ; il défend même des valeurs opposées à celles exposées dans un feuilleton pour le coup *vraiment* « liberal » comme *Sex and the city* ; des valeurs proches de celles décrites par un Christopher Lasch évoquant le bon sens de la petite bourgeoisie américaine d'avant l'industrialisation et l'urbanisation de ce qui devint un empire. Un empire, comme celui qu'Épicure voulait fuir.



Frédéric DUFOING